

Cathie Barnier

## Un savoir pas sans affects \*

« On ne sait jamais comment quelqu'un apprend ; mais, de quelque manière qu'il apprenne, c'est toujours par l'intermédiaire de signes, en perdant son temps, et non par l'assimilation de contenus objectifs [...] <sup>1</sup>. »

J'ai extrait et détourné cette phrase d'un livre de Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, car, si on considère les affects comme des signes, il me semble qu'elle introduit bien mon propos de ce soir, centré autour de la question : comment affects et savoir s'articulent-ils dans la cure ? Il y a beaucoup à dire sur cette question, et je ne ferai, ici, qu'aborder certains points.

Les affects ne sont pas toujours évoqués dans les témoignages de passe. La façon dont ils évoluent dans la cure révèle pourtant, fait signe d'une part de savoir qui s'y acquiert : savoir venant en lieu et place de points d'angoisse, de rencontres avec le réel.

Dans un premier temps de son enseignement, Lacan dit que le seul affect qui ne trompe pas, c'est l'angoisse. Les autres, d'être déplacés, à la dérive, sont trompeurs, inadéquats. Si un analysant trouve dans l'analyste celui qui est en place de répondre à son inconscient, c'est aussi parce que celui-ci ne se méprend pas sur les affects qu'il évoque d'abord, lesquels – quand ce n'est pas une angoisse suscitée par un surgissement du réel – se présentent plutôt sous la forme de la tristesse ou de l'affliction qui soutiennent sa plainte. Ainsi, l'analyste, par son maniement des affects dans la cure, vise-t-il à ramener ceux-ci à leur place, toujours la même place, pour dévoiler, faire émerger le réel qu'ils recouvrent.

\* « Impasse et passe », séminaire École « Questions issues de l'expérience de la passe », à Paris, le 9 décembre 2010.

1. G. Deleuze, *Proust et les signes*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1998, p. 31.

Le premier signe de ce bougé des affects, qui fait aussi signe de savoir, d'un supposé savoir même, c'est bien sûr le moment de rectification subjective. L'analysant(e) se présente accablé(e), désorienté(e) à sa séance, et ressort de chez l'analyste sous le coup de la surprise, voire le sourire aux lèvres, avec une sensation d'allègement qui préfigure celle constatée en fin de cure. Étonnant ce que peut faire comme effe(c)t de soupçonner, même si cela apparaît d'abord sous le mode de l'énigme, ce tour qu'il – l'analysant – joue à l'Autre, prenant prétexte de la réponse de celui-ci – ou plutôt de son absence de réponse – pour jouir en fait à sa guise – fût-ce au prix de l'échec d'attraper ce qu'il espérait.

Cela fait même un tel effet qu'il faut que l'analysant le répète, ce tour, maintes et maintes fois, jusqu'à ce que ce soupçon se transforme en honte, quand la visée de jouissance, que masquent le fantasme et les affects trompeurs qu'il charrie, se dévoile enfin : honte éthique. « Tu es ce que tu charries ! » est, du reste, ce qu'à sa façon l'Autre ne cesse pas de dire à l'analysant qui bute – et rebute – sur les siennes impasses.

On peut entendre cette expression : « Tu es ce que tu charries » comme, bien sûr, une référence à l'objet dont la parole est lestée, mais aussi à *lalangue*, comme savoir déposé, savoir-faire avec la jouissance. Ainsi, dans le même temps où dans le déplaisir le sujet répète la perte et la rencontre manquée, émerge, dans le dessin tracé par ses impasses, un labyrinthe singulier, unique, dont il est par sa *lalangue* l'inventeur, mais également celui qui en cherche l'issue – les deux ne se rencontrant jamais, si ce n'est dans la mort.

J'ai entendu un jour, je ne sais plus où, quelqu'un dire que « chacun est l' élu de sa propre mort », façon de dire que c'est notre propre labyrinthe qui nous y mène, nous y pousse, de façon énigmatique et imprévisible.

L'aperçu de cette disjonction, de cette rencontre impossible, qui fait effet de destitution, est « l'entre-bâillement » – à entendre comme un instant entre deux envies de dormir qui permet de savoir un « je ne sais quoi ». Mais celui-là, à la différence du savoir issu du déchiffrement du symptôme, est, non plus supposé, mais hypothétique, insaisissable, et ne s'atteste que de ses effets, et des affects qui le signalent : affects imprévisibles et énigmatiques, nous dit Lacan.

Tout ce trajet, cet effet de travail de l'inconscient, qui se fait dans la cure avec l'analyste, et après la cure avec l'École, ne va pas sans une horreur de savoir – qui n'est pas horreur du savoir. Horreur de savoir qui est déjà un savoir, savoir de ce sur quoi porte ce savoir, coalescence de savoir et d'ignorance, et qui a un lien avec cette honte de vivre dont parle Lacan dans le dernier chapitre du séminaire *L'Envers de la psychanalyse*. Car tant qu'on vit, on ne peut que savoir que ce savoir unique qu'on ne sait pas, mais qu'on supporte, disparaîtra avec nous. Il ne me semble pas que cette horreur de savoir disparaisse – en témoigne l'horreur de l'acte, ou les difficultés que j'ai rencontrées en creusant cette question pour cette intervention –, mais, à partir du moment où elle est entamée par le désir de savoir, elle ne suscite plus les mêmes effets, voire les mêmes affects.

Lorsque Lacan nous dit que la jouissance de ce savoir est la même dans son exercice que dans son acquisition, cela me semble s'appliquer aussi au savoir de l'analyste, lequel ne s'acquiert que dans l'exercice, que ce soit en position d'analysant ou d'analyste.

Ainsi, pour revenir à mon propos, il y a une évolution des affects qui n'est pas seulement liée au déchiffrement du symptôme, mais aussi à un changement de position, changement de position par rapport à cette horreur de savoir.

Si je devais répartir les affects en deux catégories, je dirais qu'il y a les affects qui permettent de continuer à dormir et ceux qui réveillent.

Pour ces derniers, l'angoisse bien sûr. Cet affect-là se manifeste surtout dans la première partie de la cure, jusqu'au temps de conclure, quand un savoir vient à la place de la vérité. Et ce n'est pas le moindre effet de l'analyse que d'en libérer l'analysant, grâce au gain de savoir qu'il a pu acquérir sur son fantasme, sur l'objet qu'il recouvrait, dans le déchiffrement de son symptôme ; savoir issu de la forme d'impasse que l'impossible du rapport sexuel prend pour lui.

Je placerais aussi du côté des affects qui réveillent les affects énigmatiques et imprévisibles. Certains sont là depuis toujours, comme signes, traces d'accrochage entre le corps et *lalangue*, avant l'entrée du sujet dans le langage. Pour chacun, un mot, une image, un son, l'évocation d'une scène, que sais-je ? – oui, que sais-je ?, réveille toujours le même affect. Il peut être d'émotion : des larmes

qui montent aux yeux, ou se manifester par un rire intempestif – tel celui évoqué par une passante que j’ai écoutée en tant que passante –, ou une sensation d’étrangeté qui n’est pas d’angoisse ; j’y mettrais aussi peut-être ces scènes dont il nous semble que nous les avons déjà vécues.

Parfois ce sont les rêves – et, plus particulièrement il me semble, ceux faits en fin d’analyse ou au cours de la passe –, ces lieux privilégiés d’émission du savoir de l’inconscient, qui, par l’interprétation de leurs éléments et les affects qu’ils suscitent, peuvent nous donner accès à, ou simplement l’indice de ce savoir.

En témoignent deux rêves, faits la même nuit, vers la fin de mon analyse, et qui m’ont réveillée, coup sur coup, la première fois en riant, la seconde en pleurant. Le premier, très ironique, jouait sur l’équivoque d’un mot, révélée par un drôle d’accoutrement ; dans le second, se présentait un signifiant de la langue maternelle, qui lorsque je m’en saisissais se transformait en rose, dont les pétales desséchés filaient entre mes doigts. J’interprète : *lalangue*, insaisissable d’être introduite dans la chaîne du langage par la demande – la rose étant un signifiant de l’amour.

Je pense aussi à ce rêve fait pendant la passe par cette passante que j’ai déjà évoquée : elle retire de la boue, l’une après l’autre, des pièces de vaisselle précieuse et ancienne. « Chercher dans la boue de la jouissance ce qui fait distinction » fut ce petit bout de savoir qu’elle pu extraire de ce rêve, à travers l’équivoque de « distinction », qui renvoie aussi bien à « distinguée », comme une allure distinguée, qu’à la séparation, l’altérité, la différence de jouissance.

Il y a, il me semble, un joint entre la jouissance de *lalangue* et la jouissance autre : d’avoir approché, effleuré *lalangue*, parfois même pu en dégager un élément précis, équivoque ou anagramme, permet à une femme hystérique, libérée du sens, d’avoir plus facilement accès à la jouissance autre.

Enfin, je mettrai aussi dans ces affects énigmatiques et imprévisibles ceux qui viennent, à la surprise de l’analysant, se substituer à d’autres, qu’auparavant le fantasme ou l’objet programmait. On ne peut dire que ces derniers disparaissent complètement après la cure, mais ils sont beaucoup plus rares et ne persistent pas. Ils sont, pour

reprendre un signifiant de l'époque, allégés : « changement de poids », dit Lacan à leur propos.

Il en est de même pour l'éprouvé de la solitude ; celle-ci, d'être devenue irréductible par l'apprentissage de l'impossibilité du 2, change radicalement après la cure : je dirai, pas d'amour nouveau sans solitude nouvelle grâce au savoir de l'impasse, lequel permet dans le meilleur des cas que la satisfaction de l'Un passe...